LA

MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE,

Ornée de cent Figures en couleurs, ou en noir, dessinées et gravées par d'habiles Artistes de Paris.

Ouvrage élémentaire, indispensable aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et utile à toutes sortes de lecteurs.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME ONZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16.

AN SEPTIÈME.

LA
MYTHOLOGIE.

HISTOIRES DIVERSES.

Nous devons, à la suite de l'histoire de Troie, placer quelques histoires dont les personnages n'appartiennent ni à ce grand événement, ni à celui de la guerre de Thèbes, ni à l'expédition des Argonautes, ni à la chasse du sanglier de Calydon, etc.

Ce sont des faits isolés des métamorphoses inventées ou écrites par les Mythologues Alexandrins, auxquels on doit la plupart des

ouvrages sur les métamorphoses. Ovide a recueilli la plupart de ces fables, et elles sont nécessaires à connaître pour avoir une idée complette de la Mythologie.

TÉRÉE ET PHILOMÈLE.

PANDION, second du nom, roi d'Athènes, avait deux filles extrêmement belles, *Philomèle* et *Procné*. Comme il n'avait point d'enfants mâles, il chercha un gendre puissant, et voisin de ses états. Il choisit Térée, roi d'une petite contrée peu éloignée de l'Attique. Il lui fit épouser Procné, espérant en tirer des secours, dans la guerre qu'il avait contre les Thébains; mais la brutalité de son gendre lui causa, dans la suite, tant de chagrin qu'il en mourut.

Quelques années après son mariage, Térée alla à Athènes de-

mander Philomèle à son père, dans le dessein de l'emmener en Thrace, où sa sœur l'attendait avec impatience. Pandion refusa longtemps de répondre à l'empressement de son gendre; comme si véritablement il eût prévu que ce voyage devait être funeste à sa fille; mais enfin, il la lui accorda, en donnant des gardes à la jeune princesse, pour veiller à sa conduite.

Aussitôt que Térée se vit en possession de celle qu'il aimait éperdûment, il ne songea plus qu'à satisfaire sa passion, et dès qu'il put prendre terre, il fit mourir les gardes que Pandion avait fait embarquer avec lui; et ayant conduit Philomèle, ou sur une montagne, comme le dit Hygin,

où dans une vieille tour qui lui appartenait, ainsi que le prétend Ovide, il lui fit violence; et, désespéré des reproches sanglants qu'elle lui fit, il lui coupa la langue, et la laissa enfermée dans la tour, sous la garde de quelques personnes affidées.

Cependant Philomèle, par le moyen d'un morceau de tapisserie où elle traça son aventure, fit connaître à sa sœur le malheur qui lui était arrivé; celle-ci, profitant d'une des fêtes de Bacchus, pendant laquelle il était permis aux femmes de courir à travers les champs, alla à la tour où était sa sœur, l'emmena avec elle, l'enferma secrètement dans le palais, tua son fils Itys, le mit en pieces,

et l'ayant fait cuire, le fit servir dans le festin qu'elle donnait à son mari, à l'occasion de cette fête.

Philomèle paraissant à la fin du repas, jeta sur la table la tête de cet enfant. Le roi, outré de rage et de fureur, mit l'épée à la main pour tuer sa femme et sa belle-sœur.

Procné fut changée en hirondelle, Philomèle en rossignol, Itys en faisan ou en chardonneret, et Térée en hupe.

Homère, dont l'autorité est d'un si grand poids dans ces matières, a suivi une autre tradition. Dans l'endroit où il parle des sujets de chagrin de Pénélope : Cette princesse, dit-il, faisait entendre ses

regrets, comme la plaintive Philomèle, fille de Pandarée, toujours cachée entre les branches et les feuilles des arbres, dès que le printemps est venu, fait entendre sa voix, et pleure son cher Itys qu'elle a tué par une cruelle méprise; et, dans ses plaintes continuelles, elle varie ses tristes accents. Il paraît, d'après cette comparaison, qu'Homère n'a connu ni Procné, ni Térée, et qu'il a suivi la tradition que je vais rapporter.

Pandarée, fille de Mérops, avait trois filles, *Mérops, Cléothère* et *Ædo.* Celle-ci, qui était l'aînée, fut mariée à *Zéthus,* frère d'Amphion, dont elle n'eut qu'un fils

nommé *Itys*. Jalouse de la nombreuse famille de Niobé sa belle-sœur, elle résolut de tuer l'aîné de ses neveux; et, comme son fils était élevé avec son cousin, et qu'il couchait avec lui, elle l'avertit de changer de place la nuit qu'elle voulait commettre ce crime. Le jeune Itys oublia cet ordre, et sa mère le tua au lieu de son neveu. Homère, dans le livre suivant, revient à la même histoire, et ajoute qu'après que les dieux eurent rendu orphelines les deux sœurs d'Ædon, Mérops et Cléothère, en faisant mourir leur père et leur mère, elles furent enlevées par les Harpies qui les livrèrent aux Furies, dans le temps qu'elles allaient être mariées.

Antoninus Liberalis, sur l'autorité de Nicandre, dans son Ornythologie, raconte une aventure assez semblable à celle qu'on vient de lire. Pandarée d'Ephèse, dit-il, avait deux filles, l'une nommée *Ædon*, qu'il maria à Polytechne, de la ville de Colophon dans la Lydie; l'autre appelée *Chélidonie.* Les nouveaux époux furent heureux, tant qu'ils honorèrent les dieux; mais s'étant vantés un jour qu'ils s'aimaient plus que Jupiter et Junon, cette déesse offensée de ce discours, leur envoya la Discorde qui les eut bientôt brouillés ensemble. Polytechne était allé chez son beau-père lui demander sa fille Chélidonie, que sa sœur avait envie de voir; et, l'ayant

conduite dans un bois, il lui fit violence. Celui-ci, pour se venger, apprit à Ædon l'insulte qui lui avait été faite, et l'une et l'autre résolurent de faire manger au mari, Itys son fils unique. Polytechne, informé de cet attentat, poursuivit sa femme et sa belle-sœur jusques chez Pandarée leur père, où elles s'étaient retirées, et l'ayant chargé de chaînes, et lui ayant fait frotter tout le corps de miel, il le fit jeter au milieu des champs. Ædon s'étant transportée dans le lieu où était son pére, tâcha d'éloigner les mouches et les autres insectes qui le dévoraient; et une action si louable ayant été regardée comme un crime, on allait la faire mou-

rir, lorsque Jupiter, touché des malheurs de cette famille, les changea tous en oiseaux de même espèce que ceux dont nous avons parlé.

Enfin, il se trouve encore une autre fable à expliquer dans la même famille de Pandion. Erecthée son fils avait quatre filles qui s'obligèrent, par serment, de ne pas survivre les unes aux autres. Eumolpe déclara la guerre aux Athéniens, prétendant que l'Attique appartenait à son père; mais il fut vaincu dans le combat. Neptune son père, afin d'ôter à Erecthée tout sujet de joie pour cette victoire, demanda qu'Othonée, la fille de ce prince, lui fût immolée; ce qui fut exécuté. Ses

sœurs se donnèrent la mort, et Erecthée fut tué d'un coup de foudre que lui lança Jupiter, à la prière de Neptune.

ECHO ET NARCISSE.

Narcisse, né à Thespies, ville de Béotie, était un jeune homme d'une grande beauté, et passait pour être le fils du fleuve Céphise.

Epris de sa figure, qu'il avait vue dans une fontaine, il fut si longtemps à la considérer, ne comprenant pas que ce qu'il voyait n'était autre chose que son ombre, qu'il se laissa consumer d'amour et de desirs.

Pausanias raconte autrement cette histoire : Narcisse avait, dit-il, une sœur jumelle, qui lui ressem-

blait parfaitement : c'était le même air de visage, même chevelure ; souvent même ils s'habillaient l'un comme l'autre, et chassaient ensemble. Narcisse devint amoureux de sa sœur, mais il eut le malheur de la perdre. Après s'être livré à la douleur, il venait sur le bord d'une fontaine dont l'eau était comme un miroir, et où il prenait plaisir à se contempler : non qu'il ne sût bien que c'était son ombre ; mais en la voyant il croyait voir sa sœur, et c'était une consolation pour lui.

Quant à ces fleurs qu'on appelle des *Narcisses*, ajoute encore Pausanias, si l'on en croit Pamplus, elles sont plus anciennes que cette

aventure ; car longtemps avant que Narcisse le Thespien fût né, ce poète a écrit que la fille de Cérès cueillait des fleurs dans une prairie, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton ; et, selon Pamplus, les fleurs qu'elle cueillait, et dont Pluton se servit pour la tromper, étaient des narcisses et non des violettes.

Il fallait que ce jeune homme fût destiné à n'avoir que des fantômes pour objets de ses passions et de celles qu'il inspirait, puisqu'Ovide ajoute à ce que nous venons de dire, que la nymphe *Echo* était devenue amoureuse de lui, et que ses mépris l'obligèrent à se retirer dans le fond des antres et des rochers, où elle ne conserva que la voix.

Le nom de Narcisse est devenu un proverbe, pour désigner un homme épris de lui-même.

PYRAME ET THISBÉ.

L'HISTOIRE de PYRAME et de THISBÉ, qu'Ovide raconte dans le livre IV de ses Métamorphoses, renferme un de ces faits particuliers que les passions n'àmènent que trop souvent dans le monde. On croit que ces deux amants, dont les parents étaient ennemis, se donnèrent rendez-vous sous un mûrier qui était hors de la ville. Thisbé y arriva la première, et ayant été obligée de se cacher à la vue d'un lion, son voile, qu'elle laissa tomber, fut ensanglanté par cet animal; ce qui fit croire à Pyrame, qui arriva un moment après, qu'elle avait été

dévorée: il se tua de regret. Thisbé revenue sur ses pas, et jugeant bien, en voyant son écharpe, que son amant ne s'était tué que parce qu'il l'avait crue morte, se perça le sein du même glaive. C'est depuis ce temps que le mûrier porte des fruits rouges au lieu de fruits blancs.

DAPHNIS.

OVIDE raconte, en passant, quelques traits semblables à l'histoire de Narcisse, qui paraissent isolés : tel est celui de DAPHNIS, changé en rocher pour avoir été insensible aux charmes de Timarète.

HÆMUS.

La métamorphose d'Hæmus, roi de Thrace, et de son épouse, changés en montagne, pour avoir voulu se faire adorer sous les noms de Jupiter et de Junon, se trouve encore dans Ovide.

HERMAPHRODITE.

Le même poète raconte que la nymphe SALMACIS, ayant voulu embrasser HERMAPHRODITE, fils de Mercure et de Vénus, qu'elle aimait, lui fit changer de sexe.

Plusieurs monuments célèbres, principalement une belle statue du Musée Clémentin, et de belles pierres gravées, représentent Hermaphrodite.

CELME.

A ces métamorphoses, le même poète joint celle de CELME, qui, fidèle à Jupiter pendant son enfance, devint à la fin si indiscret, qu'il mérita d'être changé en diamant.

Pline, qui a regardé cette fable comme un trait d'histoire, dit que Celme était un jeune homme fort modéré et fort sage, sur lequel les passions ne faisaient aucune impression, et que c'est pour cela qu'on l'a changé en diamant.

Deux auteurs prétendent que Celme, pour avoir révélé que Jupiter, dont il était le père nourri-

cier, était mortel, fut enfermé dans une tour impénétrable, et que pour cela il fut appelé *le diamant*.

D'autres, enfin, disent qu'il fut toujours fidèle à Jupiter, et que ce dieu, pour le récompenser, le combla de biens et de richesses.

LES PYGMÉES.

Il y a peu de fables dans l'antiquité plus célèbres que celle des Pygmées. Homère, le premier qui en ait parlé, n'emploie cette fiction que dans une comparaison ; mais cette comparaison même, en renferme la partie la plus considérable. « Lorsque, dit-il, ces nations différentes furent en bataille, les Troyens s'armèrent avec un bruit confus et des cris perçants, comme des oiseaux, tels que les grues sous la voûte du ciel, lorsque fuyant l'hiver et les pluies du septentrion, elles vont avec de grands cris vers le rivage de l'océan, et portent la terreur et la

mort aux Pygmées, sur lesquels elles fondent du milieu des airs.

Nonnus s'est servi de la même comparaison en parlant de l'armée de Bacchus. Ovide, dans ses métamorphoses et dans ses fastes; Antoninus Liberalis, Juvénal, en un mot presque tous les poètes ont copié Homère. Stace ajoute à cette tradition, que les Pygmées ont tout l'avantage dans les combats que leur livrent les grues.

Claudien décrit le retour de ces oiseaux après s'être battus contre les Pygmées; mais d'autres auteurs, plus hardis, ont cherché à enchérir sur les idées d'Homère. Juvénal, parlant de la taille des Pygmées, dit qu'elle n'avait qu'un pied de hauteur: selon d'autres, c'étaient

des avortons, qui, montés sur des chèvres et sur des béliers d'une taille proportionnée à la leur, s'armaient de toutes pièces pour aller combattre des oiseaux qui venaient tous les ans de la Scythie les attaquer, ainsi que le rapporte Pline après Aristote, ou qui faisaient tirer leurs chariots par des perdrix, au rapport de Basilis dans Athénée.

Selon d'autres, leurs femmes accouchaient à trois ou à cinq ans, et étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons, selon Pline, n'étaient bâties que de coquilles d'œuf; et ceux qui demeuraient à la campagne, suivant Aristote et Philostrate, n'avaient pour retraite que des trous qu'ils pratiquaient dans la terre, d'où ils sortaient au temps de

la moisson pour aller couper leurs bleds avec des cognées, comme s'il s'était agi d'abattre une forêt.

On voit dans Ovide et dans Elien, une reine des Pygmées, qui, fière de sa beauté, méprise Junon qui la change en grue; et dans Philostrate, une armée de ces petits hommes, qui attaque Hercule endormi après la défaite d'Antée, et qui prend pour le vaincre les mêmes précautions qu'on prendrait pour former un siége. Les deux ailes de cette petite armée fondent sur la main droite de ce héros; et pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche, et que les archers tiennent ses pieds assiégés, le roi, avec ses plus braves sujets, livre un assaut à la tête. Hercule se

réveille; et riant du projet de ces petits êtres, les enveloppe dans la peau du lion de Némée, et les porte à Eurysthée.

CEYX ET ALCYONE.

L'HISTOIRE de CEYX et d'ALCYONE offre un modèle touchant de tendresse conjugale. Ce prince, contemporain d'Hercule, à qui il fit la cérémonie de l'expiation, est fort connu dans l'histoire grecque. Pausanias nous apprend qu'Eurysthée ayant sommé Ceyx de lui livrer les enfants d'Hercule, ce prince, qui ne se trouva pas assez fort pour soutenir une guerre contre un roi si puissant, envoya ces jeunes princes à Thésée, qui les prit sous sa protection. Ceyx avait épousé Alcyone, dont la généalogie se trouve dans le premier livre d'A-

pollodore, pour se délivrer du chagrin que lui avait causé la mort de Dédalion son frère, et celle de sa nièce Kione. Ceyx alla à Délos pour consulter l'oracle d'Apollon. Il fit naufrage à son retour; et Alcyone en fut si affligée, qu'elle en mourut de regret, ou se précipita dans la mer, comme le prétendent Ovide et Hygin. On publia qu'ils avaient été changés l'un et l'autre en Alcyons, circonstance qui n'a d'autre fondement que le nom de cette princesse; peut-être que l'union et la tendresse de ces deux époux les fit comparer à ces oiseaux qui passent pour le symbole de l'amour conjugal.

Apollodore ne donne pas une idée si favorable qu'Ovide de la

piété de ces deux personnages; selon cet auteur, ils périrent par leur orgueil. Jupiter, irrité de ce que ce prince portait son nom, et Alcyone celui de Junon, les changea, l'un en Plongeon, et l'autre en Alcyon. Alcyone était fille d'Eole, non de celui qui était le dieu des vents, comme le prétend Ovide, mais du fils d'Hellen, de la race de Deucalion.

PHILAMMON, AUTOLYCUS,

ET

KIONÉ.

PHILAMMON Delphien, celui-là même qui composa sur la naissance de Latone, de Diane et d'Apollon, des poésies qui se chantaient, et qui fut le premier qui établit des chœurs de musique dans le temple de Delphes, était frère jumeau d'*Autolycus*, ayeul maternel d'Ulysse, et connu par la subtilité de ses larcins. Ils étaient fils de la nymphe *Kioné* que quelques-uns nomment Philonide, et dont le père Déion ou Dédalion, frère de

Céyx, roi de Trachinie, habitait aux environs du Parnasse.

La beauté de cette nymphe la fit aimer d'Apollon et de Mercure, qui le même jour en devinrent l'un et l'autre amoureux; et de ces amours naquirent au bout de neuf mois Autolycus et Philammon, dont le premier fut reconnu pour fils de Mercure, et le second d'Apollon.

Kioné, fière d'avoir su plaire à ces deux divinités, osa se préférer à Diane; elle en fut punie, et cette déesse la tua à coups de flèches. Son père affligé de la mort d'une fille unique qu'il aimait tendrement, fut changé en épervier.

Philammon tenait de son père le talent de la poésie et celui de

la musique, faisant valoir l'un et l'autre par l'agrément de sa voix, qu'il accompagnait des sons de sa lyre : il eut pour fils le fameux Thamyrus.

THAMYRUS.

TATIEN range ce poète musicien près de Philammon et d'Agiopé, parmi les écrivains qui ont fleuri avant Homère; et le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, après Phérécyde, dit que ce fut lui, et non pas Orphée, qui accompagna les Argonautes dans leur expédition.

Pausanias raconte qu'aux jeux pythiques, où l'on proposait des prix pour la poésie et pour la musique, le premier qui les remporta fut Chrysothemis, fils de Carmanor; le second Philammon, que le traducteur français, trompé par la version latine, fait fils de

Chrysothemis ; et le troisième Thamyris ou *Thamyrus* : qu'Orphée et Musée, qui affectaient d'imiter en tout ce dernier, dédaignèrent de se mettre sur les rangs ; et qu'un autre musicien nommé *Eleuther*, y mérita le prix par le charme seul de sa voix, quoiqu'il n'eût chanté en l'honneur d'Apollon que les poésies d'autrui : or cette poésie consistait en des hymnes en l'honneur de ce dieu ; ils se chantaient au son de la lyre et de la cithare.

Si la musique avait rendu Philammon un des hommes des plus célèbres de son temps, elle ne servit qu'à rendre malheureux son fils Thamyrus. Quoique fils d'un père qui habitait à Delphes, il naquit cependant à Brimelas, ville

des Edoniens, peuples de Thrace, ou à Odrysse, ville du même pays, où sa mère s'était réfugiée pour cacher sa grossesse, sur le refus qu'avait fait Philammon de l'épouser.

Il fut élevé dans les principes d'un art que son père possédait avec tant de perfection. Sa science ne servit qu'à le perdre. Il eut la témérité de défier les muses elles-mêmes; elles acceptèrent le défi à condition que, s'il était vainqueur, elles se rendraient à discrétion, et que, s'il était vaincu, il subirait la peine que méritait son arrogance. Il eut le malheur de succomber dans un combat si inégal; et, livré à toute la vengeance de ces déesses irritées, il perdit la

vue, la voix, l'esprit, et en même temps le talent de jouer de sa lyre, qu'il jeta de désespoir dans un fleuve de la Messénie, qui de là prit le nom de Ballyre.

Homère, parlant de la ville de Dorion, dit que c'était là qu'était arrivée l'aventure de Thamyrus avec les Muses, qui, au rapport de Pausanias, était représentée sur le beau tableau de Polygnote, dont le sujet était la descente d'Ulysse aux enfers. Thamyrus y paraissait assis près de Pélias, ayant les yeux crevés, l'air triste et humilié, les cheveux et la barbe négligés, et sa lyre, dont les deux branches et les cordes étaient cassées, jetée à ses pieds.

ORION.

La fable d'Orion est une des plus célèbres, et en même temps des plus obscures de l'antiquité. Plusieurs savants modernes se sont efforcés d'en pénétrer le sens ; et je tâcherai, en rapportant leurs sentiments, de mettre le lecteur en état de juger lequel a le mieux réussi. Il n'est pas douteux que le fond n'en soit historique ; mais il est certain aussi qu'on y a mêlé beaucoup d'astronomie.

D'abord la naissance d'Orion présente un mystère aussi indécent qu'obscur. Jupiter, dit-on, Neptune et Mercure voyageant sur la terre,

logèrent chez Hyricus qui, apparemment par une faute de copiste, est nommé *Byrseus* dans Hygin. Ils furent si contents de la réception qu'il leur fit, qu'ils lui demandèrent ce qu'il souhaitait le plus au monde, promettant de le lui accorder. Hyricus leur témoigna qu'étant sans enfants, il ne désirait rien tant que d'en avoir; et peu de temps après naquit Arion, de la manière que le racontent Hygin et tous les autres Mythologues, et prit de là le nom d'*Ourion* ou *Arion*. Dans la suite, pour effacer le souvenir de son origine, on changea la première lettre de son nom, et il fut appelé *Orion*.

Homère, qui parle en plus d'un endroit d'Orion, ne dit rien de la

fable de sa naissance, qui apparemment n'avait pas été inventée de son temps; et Phérécyde, cité par Apollodore, disait seulement qu'il était fils d'Euryale. Homère ne nous apprend autre chose au sujet de ce célèbre personnage, sinon qu'il fut tué par Diane; en quoi il a été suivi par tous ceux qui sont venus après lui. Ce qui est sûr, c'est qu'Orion se rendit très-fameux par son amour pour l'astronomie qu'il avait apprise, sans doute, d'Atlas qui, selon Homère, demeurait dans le voisinage de Tanagre, sur une haute montagne d'où il étudiait le ciel, ou dans l'île de Calypso sa fille.

Il avait épousé en premières nôces une femme nommée *Fide*

que la vanité perdit; elle voulut égaler sa beauté à celle de Junon. Cette déesse la fit mourir. Orion passa dans l'île de Chio, pour retourner à Tanagre dans la Béotie, lieu de sa naissance, demanda à Ænopion sa fille Mérops en mariage; mais celui-ci lui ayant crevé les yeux, après l'avoir enivré, le laissa sur le bord de la mer. Orion s'étant levé après que sa douleur fut appaisée, arriva à une forge où ayant rencontré un jeune garçon, il le prit sur ses épaules, le priant de le guider au lieu où le soleil se lève, et où étant arrivé, il recouvra la vue, et alla se venger de la cruauté d'Ænopion.

Apollodore ajoute que, devenu célèbre dans l'art qu'avait pratiqué

Vulcain, il fit un palais souterrain pour Neptune son père. L'Aurore que Vénus en avait rendu amoureuse, l'enleva, et le porta dans l'île de Délos.

Ce fut là que Diane lui ôta la vie.

Orion aimait d'ailleurs passionnément la chasse. Il était un des beaux hommes de son temps, et d'une taille si avantageuse, qu'on a dit qu'il pouvait marcher à travers les flots de la mer, et paraître au dessus de l'eau de toute la tête. On ajoute à cette fiction, que ce fut dans le temps qu'il traversait ainsi la mer, que Diane voyant la tête d'Orion, ne sachant ce que c'était, le tua d'un coup de flèche.

D'autres disent qu'il éprouva la

colère de Diane, parce qu'il avait voulu faire violence à *Opis*, une de ces filles qui venaient du pays des Hyperboréens, porter leurs offrandes à Délos. Suivant une autre tradition, parce qu'il avait voulu contraindre Diane à jouer du disque avec lui; ou, si nous en croyons Nicandre, pour avoir osé toucher le voile de cette déesse, d'une main impure; et qu'il mourut, non sous les traits de Diane, mais de la piqûre d'un scorpion envoyé par cette déesse.

Pausanias dit qu'on voyait le tombeau d'Orion à Tanagre dans la Béotie; mais ce n'était apparemment qu'un cénotaphe, puisqu'il fut enterré dans l'île de Délos. C'est Homère qui, le premier,

a attribué la mort d'Orion à la jalousie de Diane. La belle Aurore, fait-il dire à Calypso, n'eut pas plutôt jeté un regard favorable sur le jeune Orion, que l'envie s'alluma dans le cœur de Diane; cette envie ne cessa qu'après que la déesse, avec ses flèches mortelles, eut privé l'Aurore de son cher amant dans l'île d'Orthygie.

Ce poète fait encore deux fois mention du même Orion; 1.° lorsque, parlant de la bonne mine des deux fils de Neptune et de Tyro, Ephialte et Otus, il dit que leur beauté ne le cédait qu'à celle d'Orion; 2.° en disant que dans les enfers il était occupé sans cesse à poursuivre les bêtes féroces, marquant par là qu'il avait été un cé-

lèbre chasseur; car, dans l'Elysée, chacun s'occupait aux mêmes exercices qu'il avait aimés pendant sa vie.

CAUNUS ET BIBLIS.

Le monde offre souvent des scènes que des passions mal combattues dès leur commencement, rendent également criminelles et dangereuses. Telle fut la passion insensée de Biblis pour son frère Caunus, dont Antoninus Libéralis et Ovide nous ont donné l'histoire, et qu'ils ont embellie d'une circonstance qui n'est que le fruit de leur imagination. Ils font traverser plusieurs pays à cette fille, pour chercher son frère qui la fuyait, et la font enfin arriver dans la Carie, où, selon le premier, elle fut changée en hamadryade, dans le temps qu'elle allait

se précipiter du haut d'une montagne ; et selon le second, en une fontaine, qui a depuis porté son nom.

Cette aventure était arrivée dans la Carie même, puisqu'il est sûr, selon le témoignage d'Apollodore et de Pausanias, que Milet leur père était sorti de l'île de Crète, pour aller conduire une colonie dans la Carie, où il conquit une ville qu'il embellit et augmenta, et à laquelle il donna son nom. Pausanias ajoute que tous les hommes qui étaient dans cette ville ayant été tués pendant le siége, les vainqueurs épousèrent leurs femmes et leurs filles. Milet eut pour son partage Cyanée, fille de Méandre.

ARION, PHYLLIS,

ÆSAQUE, etc. etc.

Nous terminerons par quelques traits que leur briéveté ne nous permet pas d'isoler.

Arion était de Méthymne, dans l'île de Lesbos ; c'était un poète lyrique et un habile joueur de luth ; il avait été en Italie, à la suite de Périandre, roi de Corinthe, et il y avait gagné une grande fortune. Comme il s'en retournait, les matelots qui le conduisaient voulurent le tuer ; il les pria de lui permettre de jouer quelques airs avant de mourir : les dauphins s'assemblèrent autour du vaisseau ; alors il se

jeta dans la mer; un d'eux le prit sur son dos, et le porta jusqu'au cap Tenare, d'où il fut chez Périandre, qui fit arrêter et mettre en croix le perfide matelot.

Nyctimène, fille d'*Épopée*, roi de Lesbos, fut se cacher dans le fond d'un bois, pour échapper à la passion criminelle que son père avait conçue ; elle y fut changée en chêne.

Dryope fut changée en chêne, pour avoir voulu arracher une branche de lotos.

L'épouse d'*Olène* ayant été changée en rocher, à cause de son impiété, il voulut, par amour pour elle, prendre sa place ; tout ce qu'il put obtenir, fut d'être changé en rocher comme elle.

Cyppus était un chevalier romain,

à qui, au retour d'une conquête, ou en sortant de Rome, suivant Valère-Maxime, il parut des cornes sur le front, à l'occasion de quoi les devins et les augures qu'il consulta lui prédirent que s'il entrait dans Rome il en serait déclaré roi : il aima mieux se bannir volontairement. Charmés d'un trait si généreux, les Romains placèrent sur la porte par laquelle il était sorti, une tête de bronze avec des cornes, et elle fut appelée *Rauduscalana*, parce qu'anciennement on appelait le cuivre ou le bronze *raudera*.

L'histoire de *Métra*, fille d'*Erisicthon*, mérite un peu plus d'attention. Erisicthon ayant renversé un arbre consacré à Cérès, cette déesse s'en

vengea en le rendant si affamé, qu'enfin il se dévora lui-même. En vain sa fille Métra, à qui Neptune, qui l'avait aimée, accorda le don de pouvoir se métamorphoser en plusieurs figures, s'était vendue à différents maîtres pour procurer à son père quelques aliments : tout fut inutile; il périt misérablement, comme nous venons de le dire. Ovide décrit la faim d'Erisichthon avec tous les ornements de la poésie.

L'aventure d'*Esaque* mérite aussi quelqu'attention. Apollodore et Ovide conviennent d'abord qu'il était fils de Priam, et qu'il fut métamorphosé en plongeon ; mais ils ne sont pas d'accord sur les autres circonstances de cette histoire. Le dernier de ces deux au-

teurs, comme on l'a vu ailleurs, dit que la mère d'Æsaque se nommait *Alixothoé*, et qu'elle était fille du fleuve *Cébrène;* ou, comme on lit dans quelques auteurs, du *Granique.* Il ajoute qu'Æsaque poursuivant *Hespéride* dont il était amoureux, cette nymphe avait été piquée d'un serpent, et que ce jeune prince ne pouvant supporter la mort d'une personne si chère, s'était précipité dans la mer, et avait été changé en plongeon. Apollodore dit qu'Æsaque était fils de Priam et d'Arisba, fille de Mérope sa première femme, que son père lui fit épouser Stérope qui, étant morte fort jeune, il en fut si affligé, qu'il se précipita dans la mer. Cet auteur ajoute que

Priam ayant répudié Arisba pour épouser Hécube, fille de Cisséus, Æsaque voyant sa belle-mère enceinte d'un second fils, avait prédit à son père que cet enfant serait un jour la cause d'une guerre sanglante qui causerait la ruine de Troie; et que, sur cette prédiction, l'enfant fut exposé sur le mont Ida. Tretzès ajoute qu'Æsaque avait dit à son père qu'il fallait faire mourir la mère et l'enfant qui venait de naître ce jour-là ; et que Priam, informé que Cilla, femme de Thimoètes, était ce même jour accouchée d'un fils, il la fit mourir avec son enfant, croyant par là pouvoir éviter l'effet de la prédiction. Servius, sur l'autorité d'Euphorion, conte la chose de la même

manière; mais un ancien poète, cité par Cicéron au premier livre de la Divination, dit que ce fut l'oracle de Zélia, petite ville au pied du mont Ida, qui rendit cette réponse en interprétation du songe d'Hécube. Pausanias, dans ses Phociques, prétend que c'était la sibylle Hérophile qui avait interprété ce songe; et plusieurs autres auteurs en donnent la gloire à Cassandre. Quoi qu'il en soit, Apollodore nous apprend encore qu'Æsaque avait appris à prédire l'avenir de son grand-père Mérope; il en laissa apparemment les principes dans sa famille, puisque nous voyons que Cassandre et Hélénus l'exercèrent dans la suite.

Phyllis était fille de Lycurgue, roi des Dauliens, peuple de Thrace. *Démophoon*, roi d'Athènes, fils et successeur de Thésée, étant venu à Daulis, s'en fit aimer; mais ayant appris que Mnesthée était mort au retour de la guerre de Troie, il fut obligé de partir pour aller prendre possession du royaume d'Athènes que ce prince avait usurpé sur Thésée. Il promit à Phyllis de revenir dès que ses affaires seraient finies, et lui marqua à peu près le temps. Le jour qu'elle l'attendait étant arrivé, elle courut neuf fois au rivage où il devait aborder, et n'en apprenant aucune nouvelle, elle se pendit de désespoir; ou, selon d'autres, se jeta dans la mer. Le

lieu où elle finit ses jours, fut appelé les *neuf chemins*, en mémoire de cette course neuf fois réitérée. Ce fut aussi le premier nom de la ville d'Amphipolis, bâtie au même endroit, qu'Antipater, dans une épigramme de l'Anthologie, appelle le *tombeau de Phyllis*. Ovide a composé une belle épître de cette princesse à Démophoon, où elle lui marque tout son amour et l'empressement qu'elle a de le revoir, et dans laquelle il paraît que Démophoon avait promis de revenir au bout de quatre mois. On publia que les dieux l'avaient changée en amandier, parce qu'en effet cet arbre s'appelle en grec *Phylla*. Hygin ne parle point de cette mé-

tamorphose; il dit seulement qu'il vint sur le tombeau de cette fille des arbres dont les feuilles, dans une certaine saison de l'année, paraissaient mouillées, comme si elles répandaient des larmes pour elle.

Egeste, fille d'Hippotès, noble troyen, fut envoyée en Sicile par son père, pour l'empêcher d'être exposée au monstre que Neptune avait suscité pour punir Laomédon. Le fleuve Crinisus en devint amoureux, et se changea en ourse pour la séduire, comme Virgile nous l'apprend.

Icarius fils d'*Œbale*, ayant donné du vin à quelques bergers de l'Attique, ils s'enivrèrent, et croyant qu'il leur avait fait avaler du poi-

son, le tuèrent, et le jetèrent dans un puits. Une chienne le découvrit à sa fille Erigone, qui se pendit de désespoir. La peste ravagea la ville d'Athènes. L'oracle fut consulté, et on apprit que Bacchus vengeait la mort d'Icarius qui leur avait appris à planter la vigne. On chercha les meurtriers, et on les fit mourir; on institua même une fête en l'honneur d'Icarius et d'Erigone, pendant laquelle les Athéniens offraient en sacrifice du vin et des raisins, pour reconnaître le bien qu'il leur avait fait en leur apprenant à cultiver la vigne. On n'en demeura pas là, et on publia dans la suite que les dieux les avaient placés dans le ciel où Ica-

rius formait la constellation de *Bootes*, Erigone le signe de la *Vierge*, et Méra la *chienne* d'Icarius celui du *Chien* ou de la Canicule.

L'histoire de *Théonée*, que rapporte le même Hygin, est assez touchante. Cette princesse était fille de Thestor, et sœur de *Leucippe*. Des pirates qui la trouvèrent sur le bord de la mer où elle se promenait, l'enlevèrent et la vendirent à Icarus, roi de Carie. Son père qui l'aimait passionnément fit équiper promptement un vaisseau pour poursuivre les ravisseurs; mais ayant fait naufrage sur les côtes de Carie, il fut pris et conduit à la cour du roi qui le fit mettre en

prison. Leucippe n'apprenant aucune nouvelle de son père, alla consulter l'oracle afin de savoir ce qu'il fallait faire pour le trouver, et elle obtint cette réponse, qu'il fallait couper ses cheveux, et aller le chercher sous l'habit d'un prêtre d'Apollon, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. Cette jeune fille partit sur le champ, et arriva en Carie avec l'équipage que l'oracle lui avait ordonné de prendre. Théonée touchée de la beauté du jeune prêtre, en devint amoureuse; et comme il refusa de répondre à sa tendresse, elle le fit charger de chaînes et ordonna à Thestor de le faire mourir secrètement. Celui-ci étant entré dans la prison avec le glaive

que Théonée lui avait donné, dit au prétendu prêtre, dont apparemment le triste sort le touchait, qu'il était plus malheureux que lui, puisqu'ayant perdu ses deux filles, Leucippe et Théonée, on l'obligeait encore à une action aussi cruelle; il ajouta qu'il aimait mieux mourir que de la commettre, et là-dessus il se mit en état de se percer le sein. Leucippe, reconnaissant son père, lui arracha le poignard, courut à l'appartement de Théonée pour lui ôter la vie, et appela son père Thestor à son secours; à ce nom, Théonée s'écria qu'elle était sa fille. Icarus informé d'un événement si extraordinaire, les combla tous trois de

présents et de richesses, et les renvoya dans leur pays. Ce Thestor était le père de Calchas.

Alopé, fille de *Cercyon*, et qui reconnaissait Vulcain pour père, était si belle, qu'elle inspira de tendres sentiments au dieu de la mer. Il en eut un fils qu'elle fit exposer secrètement pour dérober à son père la connaissance de sa faiblesse. En l'exposant, elle le couvrit d'une partie de sa robe, qu'elle avait déchirée à dessein. Une jument égarée du troupeau lui donnait à teter, lorsqu'un berger qui la cherchait ayant vu cette espèce de prodige, enleva cet enfant, et le porta dans sa cabane. Son compagnon, charmé de la bonne mine de cet enfant, le lui

demanda et l'obtint, mais nu. Celui qui venait de le recevoir, demanda aussi sa robe, qui lui fut refusée; et ces deux bergers ayant pris querelle à ce sujet, ils portèrent leurs plaintes à Cercyon qui, reconnaissant l'habit de sa fille, ordonna qu'on ôtât la vie à la mère, et qu'on exposât de rechef l'enfant; et comme une autre jument prit soin de le nourrir, les bergers qui le rencontrèrent, jugeant que les dieux le protégeaient, l'enlevèrent et lui donnèrent le nom d'*Hippothoüs*. Thésée, comme nous l'avons dit dans son histoire, ayant tué le cruel Cercyon, donna les états de ce tyran à Hippothoüs qui descendait comme lui de Neptune.

Argé fut changée en biche par le Soleil, irrité de ce qu'elle avait dit d'un cerf qui fuyait devant elle, que quand il irait aussi vîte que cet astre, elle l'atteindrait.

RELIGION

DES

ÆGYPTIENS.

Nous terminerons cet ouvrage sur les principales religions de l'antiquité, par un résumé de celle des Ægyptiens.

Cette religion a exercé la critique des auteurs anciens et modernes qui se sont occupés de l'histoire des nations.

Ce sujet est extrêmement obscur, et ceux qui l'ont traité jusqu'ici, ont plutôt travaillé à l'embrouiller qu'à l'éclaircir. M. Zoéga qui s'occupe depuis longtemps à Rome de la religion des Ægyptiens, est

celui qui a le mieux réussi à expliquer les fables ægyptiennes; mais il n'a pas publié sur cet important sujet un ouvrage complet et suivi; il n'a donné que quelques notes occasionnelles sur les figures qui servent de types aux médailles frappées en Ægypte, qu'il avait à décrire.

Les amateurs de la littérature attendent avec impatience l'ouvrage qu'il se propose de publier sur la religion des Ægyptiens.

Nous continuerons à copier ces fables comme elles nous ont été transmises par les anciens.

Il est cependant utile de connaître les différents systêmes qui ont été imaginés pour expliquer

la religion des Ægyptiens ; ce sont ceux dont on a fait l'application à toutes les Mythologies.

Plutarque a composé un traité célèbre sur Isis et Osiris ; mais, quoiqu'il ait apporté beaucoup de sagacité dans ses autres écrits, pour distinguer la vérité de l'erreur, il adopta comme réelles les fables les plus ridicules sur les Ægyptiens ; il en donne des explications qui n'ont aucun fondement, et il en admet dont Hérodote et Diodore n'ont jamais parlé.

Herman Witz a publié trois livres sur la comparaison des rites ægyptiens avec ceux des Hébreux. Il s'efforce de prouver que les

Ægyptiens ont emprunté leurs rites des Hébreux. Ses raisonnements n'ont, à mon avis, rien de concluant.

Jablonski a donné, sur la Mythologie ægyptienne, un ouvrage très-érudit, le *Pantheon Ægyptiacum*. On y voit une grande connaissance des auteurs grecs et de la langue copte. Il prouve que les noms des dieux ægyptiens n'appartiennent point à la langue hébraïque, et qu'il en existe même des traces dans la langue copte.

Casalius a écrit sur les Ægyptiens. C'est une introduction très-imparfaite.

Caylus, Montfaucon ont regardé les Ægyptiens comme les auteurs

de l'idolâtrie, et Menès comme l'instituteur de leur religion.

Pluche pense que toute leur religion venait de la perte du sens de l'écriture représentative ou symbolique, dont les images allégoriques ont été prises pour des divinités. D'autres ont vu, dans les cérémonies ægyptiennes, un emblême des plus sublimes connaissances astronomiques ou physiques; et d'autres n'y retrouvent que les personnages de l'histoire des premiers temps de cette nation célèbre.

Mais pourquoi vouloir expliquer toute la Mythologie par un seul systême? Comment croire que les hommes se sont amusés à former

une espèce de plan pour y rapporter toutes les fables qu'ils ont successivement inventées ? Cette idée peut produire des romans ingénieux, mais jamais des ouvrages raisonnables.

Il n'y a point de systême suivi dans la religion des Ægyptiens, pas plus que dans celle des Grecs, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage.

Les hommes ont été réunis en petites peuplades avant de former de grandes sociétés. Chaque peuple de l'Ægypte avait ses usages, son culte, ses dieux particuliers. Ces dieux, nés de la reconnaissance ou de la crainte, devaient être les objets physiques qu'on avait à redouter, ou dont on bénissait l'in-

fluence. De là, le culte du Nil, du Lion, du Crocodile sous différents noms.

Quand l'Ægypte a été un immense pays, composé de différents nomes, il s'est formé à Héliopolis et à Memphis deux collèges de prêtres qui ont essayé de réduire en un seul corps toute la Mythologie; mais comme ils ont adopté les fables des différents nomes, de là est venue cette grande variété dans les récits de l'histoire de chaque dieu, dans ses attributs et sa figure. Aussi on a toujours continué à honorer le crocodile dans un lieu, le lion dans un autre. Le taureau sacré se nommait *Apis* à Memphis, *Mnevis* à Héliopolis.

C'est ainsi que dans la Mythologie grecque, loin que toutes les fables soient liées à un systême chronologique, physique, géographique, astronomique ou historique, on aperçoit l'origine argienne, dorienne, éléenne ou ionienne de chacune.

On a prétendu que toutes les fables grecques ont une origine ægyptienne ; mais ce sentiment n'est pas toujours fondé. Plusieurs fables grecques ont été publiées en Ægypte dans un temps très-reculé, et en sont revenues ensuite un peu dénaturées. Hérodote est le premier qui nous ait donné des détails exacts sur cette religion, puisqu'il est le plus ancien ; et cependant, toujours plein de ses

idées religieuses particulières, il rend le nom des divinités ægyptiennes par celui des divinités grecques avec lesquelles il leur trouve quelque rapport; et c'est ainsi que les notions s'embrouillent.

La religion ægyptienne est donc encore très-obscure; nous n'aurons pas la témérité de l'expliquer dans ce livre élémentaire. Nous nous bornerons à l'explication des faits, tels qu'on les trouve dans les classiques, et à la description de quelques monuments qui les représentent.

Les divinités ægyptiennes ne sont pas aussi nombreuses que celles des autres nations; elles sont reconnaissables à la singularité de leur forme et de leur costume.

On les distingue historiquement d'après la série des faits présentés dans la Mythologie ægyptienne. Ainsi on place d'abord *Osiris*, ensuite son épouse *Isis*, puis leur fils *Horus*, etc.

Selon les idées relatives aux arts, on les partage en

Divinités à têtes d'animaux,
Divinités à têtes humaines.

Les divinités ægyptiennes sont souvent représentées avec des têtes d'animaux, tels que l'*épervier*, le *chien*, le *chat*, le *taureau*, l'*Ibis*, la *Huppe*.

Le nombre des figures à têtes humaines est plus considérable.

Dans la table Isiaque conservée à Turin, le nombre des divinités

à tête humaine est le plus considérable.

Nous suivrons les rapports historiques et mythologiques dans notre classification des divinités ægyptiennes.

ISIS ET OSIRIS.

Comme les Grecs voulaient ramener toute l'antiquité à leur histoire, ils n'ont pas manqué de publier que la fable d'Isis était originaire de la Grèce; et, pour cela, ils ont confondu cette déesse avec *Io*, fille d'Inachus roi d'Argos.

Ovide qui avait recueilli dans ses Métamorphoses la plupart des anciennes traditions des Grecs, raconte ainsi cette fable.

Jupiter devint amoureux d'*Io*; et, pour éviter la fureur de Junon, jalouse de cette intrigue, il la changea en genisse. Junon, qui parut

touchée de la beauté de cette genisse, la lui ayant demandée, et Jupiter n'ayant osé la lui refuser, de peur d'augmenter ses soupçons, elle la donna en garde à Argus qui avait cent yeux, lui ordonnant d'employer tous ses soins pour empêcher qu'elle ne lui fût enlevée. Mais Jupiter envoya Mercure qui, ayant endormi le vigilant gardien, par les doux accents de sa flûte, lui coupa la tête, et délivra Io. Junon irritée envoya une Furie pour persécuter cette malheureuse princesse qui fut si agitée des remords qu'elle lui inspira, qu'ayant traversé la mer, elle alla d'abord dans l'Illyrie, passa le mont Hémus, arriva en Scythie, et dans le pays des Cimmériens; et, après

avoir erré dans différentes autres contrées, elle s'arrêta enfin sur les bords du Nil, où Jupiter ayant appaisé Junon, lui rendit sa première figure. Ce fut là qu'elle accoucha d'Epaphus; et, étant morte quelque temps après, les Ægyptiens l'honorèrent sous le nom d'*Isis*.

Les Ægyptiens, au rapport de Diodore de Sicile et de Plutarque, assuraient au contraire qu'Isis était née dans leur pays. Elle épousa Osiris qui était son frère. Celui-ci vivait avec elle dans une parfaite union, et ils s'appliquaient l'un et l'autre à policer leurs sujets, à leur enseigner l'agriculture, et plusieurs autres arts nécessaires à la vie.

Osiris forma le dessein d'aller jusques dans les Indes pour les conquérir, moins par la force des armes que par la douceur et les bienfaits. Il leva une armée composée d'hommes et de femmes; et, après avoir établi Isis régente de son royaume, il partit pour son expédition, où il fut si heureux que tous les pays où il alla se soumirent à son empire. Son voyage fut un triomphe perpétuel.

Il parcourut d'abord l'Æthiopie où il fit élever des digues contre les inondations du Nil; de là, il traversa l'Arabie, les Indes, et vint ensuite en Europe, parcourut la Thrace et les contrées voisines, laissa partout des marques de ses bienfaits, ramena les hommes,

alors entièrement sauvages, aux douceurs de la société civile, leur apprit l'agriculture, à bâtir des villes et des bourgs, et revint comblé de gloire, après avoir fait élever dans les lieux où il avait passé, des colonnes et d'autres monuments sur lesquels étaient gravés ses exploits.

Ce prince, étant de retour en Ægypte, trouva que son frère Typhon avait ourdi des trames contre le gouvernement, et s'était rendu redoutable. Julius Firmicus ajoute même qu'il avait séduit sa belle-sœur Isis. Osiris, qui était un prince pacifique, entreprit de calmer cet esprit ambitieux; mais Typhon, bien loin de se soumettre à son frère, ne songea qu'à le per-

sécuter, et à lui dresser des embûches; enfin, il lui fit perdre la vie. Il l'invita à un superbe festin, et proposa, après le repas, aux convives de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris, s'y étant mis à son tour, les conjurés se levèrent de table, fermèrent le coffre, et le jetèrent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps, et ayant appris qu'il était dans la Phénicie caché sous un tamarin où les flots l'avaient jeté, elle alla à la cour de Byblos où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus

de commodité de le découvrir. Enfin, après des peines infinies, elle le trouva, à l'exception du phallus qui avait été dévoré par les Oxyrinches, et fit de si grandes lamentations que le fils du roi de Byblos en mourut de regret; ce qui toucha si fort le roi son père, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, et de se retirer en Ægypte. Isis ramassa avec soin ses membres épars, les enferma dans un cercueil, et consacra les représentations des parties qu'elle n'avait pu trouver. De là l'usage du phallus devenu si célèbre dans toutes les cérémonies religieuses des Ægyptiens. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer

à Abyde, ville située à l'occident du Nil.

Si les anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis, disent quelques mythologues, en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari dans le lieu même où elle l'avait trouvé.

Cependant Typhon songeait à affermir son nouvel empire; mais Isis ayant donné quelque relâche à son affliction, fit promptement assembler ses troupes, et les ayant mises sous la conduite d'Horus son fils, ce jeune prince poursuivit le tyran, et le vainquit dans deux batailles rangées.

Nous verrons le récit des aven-

tures d'Isis, en parlant d'Horus, d'Anubis et d'Harpocrates.

L'antiquité elle-même n'était point d'accord sur la signification de cette fable. On ne doit donc pas s'attendre à trouver ici, sur un sujet aussi ancien, aussi confus, et aussi défiguré, une explication précise qui résolve toutes les difficultés de cette tradition.

Il est incontestable que dans les temps les plus reculés, on se représentait, sous l'image d'Osiris, le Nil qui est le centre de toute la mythologie ægyptienne. La chûte des eaux causait une tristesse universelle, et leur accroissement occasionnait au contraire une joie générale. L'Ægyptien, livré à l'agri-

culture, et, pour ainsi dire, lié à son fertile pays, haïssait la navigation et la mer; et comme au décroissement du Nil, la mer paraissait engloutir ce fleuve, l'Ægyptien fit de l'Océan le tyran Typhon qui dévorait son frère le bienfaisant Osiris. La terre fertile (Isis) recueillait les membres du cadavre ou les restes du Nil, et le soleil (Horus) vengeait sa mort. Il ressuscitait, parce que le Nil débordait de nouveau. Le membre viril qui lui avait été amputé comme au Saturne des Grecs, signifiait vraisemblablement que le Nil, de même que Saturne, pouvait, il est vrai, produire un plus grand nombre d'animaux et de plantes

déja connus, mais non pas donner l'existence à des créatures nouvelles et inconnues.

L'accroissement et la chûte des eaux du Nil qui avaient lieu dans des temps déterminés, rendirent d'abord les Ægyptiens attentifs à la révolution du soleil; et c'est pour cela, sans doute, que dans la suite les prêtres firent d'Osiris qui, selon l'ancienne opinion du peuple, était le génie du Nil, le symbole du soleil, ou plutôt de la révolution de cet astre autour du Zodiaque. Dès que cette signification astronomique fut admise, il ne fut pas difficile d'expliquer les différentes parties de la fable d'Isis et d'Osiris, de manière qu'elles con-

vinssent au soleil; car Typhon fut alors l'hiver qui ravit le soleil à notre hémisphère; la lune (Isis) le cherche; les rayons du soleil qui reparaît au printemps (Horus) dans lesquels Osiris renaît, se vengent de Typhon qui est vaincu et succombe à la fin.

Cette explication astronomique, et plus savante des prêtres, suivant laquelle Osiris est un symbole du soleil et de sa révolution, fit vraisemblablement oublier peu à peu l'opinion antérieure du peuple qui le prenait pour le génie du Nil, et l'honorait comme vivant dans Apis, dans lequel ils croyaient que son ame était passée. De là vient qu'il n'y a que les représentations

les plus antiques d'Osiris qui semblent avoir rapport à un symbole du Nil.

On l'y voit le membre génital à la main, pour indiquer la fécondation du Nil.

La tresse qu'il a sous le menton, et qu'on nomme communément la *plante persea*, quoiqu'elle ne soit très-vraisemblablement qu'une barbe mal travaillée, fait voir qu'il est un vieillard : car les Grecs représentaient aussi les dieux des fleuves sous la figure de vieillards avec une barbe.

On donne au contraire une explication plus vraisemblable aux images plus récentes d'Osiris, en le prenant pour le symbole du soleil.

Il paraît alors avec la tête radiée; quelquefois il a sur l'épaule le fouet ou le fléau, nom différent que l'on donne à l'instrument qu'il porte, selon qu'on le prend pour celui qui sert à conduire le char qui éclaire le monde, ou pour le symbole de la fécondité et de l'agriculture.

La figure d'Osiris est cependant plus rare que celle des autres divinités ægyptiennes. Quelquefois il a sur la tête une mître; il tient à la main un bâton, surmonté d'une tête de hupe, qui était peut-être le sceptre des rois d'Ægypte. Il a une tête humaine ou un masque d'épervier. Cet oiseau était le symbole du soleil, parce qu'il a la vue perçante.

Quelquefois Osiris a des cornes. Les Grecs donnaient aussi des cornes à leurs fleuves.

Souvent la fleur de la Perséa (*Cordia-Myxa*) orne sa tête comme un panache.

On lui donnait quelquefois un manteau d'une couleur éclatante et sans mélange.

Isis est figurée bien plus souvent qu'Osiris. C'était, pour les Ægyptiens, une espèce de statue panthée. On la voit sur les médailles, et surtout sur les pierres gravées. Alors ces figures sont, ou de l'ancien style, ou des imitations de l'ancien style, ou bien annonçent l'art grec.

Elle est coîffée de la Perséa. Quelquefois elle est coîffée d'un

bonnet avec de larges et longues pointes diversement ornées. Quelquefois elle est coîffée de la poule de Numidie, ou d'un bonnet avec des cornes de taureau. Elle a toujours de longues tresses qui flottent en boucles sur ses épaules. Quelquefois une longue robe fermée. Elle tient le sistre, ou bien le vase à mettre l'eau du Nil.

Les impératrices romaines sont quelquefois représentées sous la figure d'Isis. On voit sur des médailles le nom d'*Isis Pharia;* il indique Isis protectrice du Phare.

Isis était la divinité la plus honorée en Ægypte. Elle avait un temple à Byblus, et à Busiris un autre temple magnifique.

Les fêtes d'Isis étaient très-pompeuses ; les Ægyptiens jeûnaient la veille, et, après avoir fait leur prière, ils sacrifiaient un jeune bœuf, en ôtant les entrailles, et laissant la graisse et les parties nobles dans la carcasse. Ils coupaient le pied, le cou et les épaules, et remplissaient le corps d'excellent pain, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe, et arrosaient le tout d'une grande quantité d'huile.

Il fallait que les animaux fussent mâles et sans défauts.

On portait dans ces cérémonies des images d'Isis et d'Osiris. Les prêtres qui les portaient se nommaient *Partophores*.

On y portait aussi des vases remplis d'eau du Nil.

On y faisait entendre le sistre.

Plusieurs monuments, tels que le bas-relief appelé *la Pompe Isiaque*, et quelques peintures d'Herculanum, représentent ces sortes de cérémonies.

HORUS.

L'HISTOIRE d'HORUS a été comprise dans celle d'Isis et d'Osiris. Il était leur fils, et devint le vengeur de son père.

Ce fut Osiris qui revint des régions infernales pour enseigner à Horus comment il devait se défaire de leur ennemi commun. Après un combat de plusieurs jours, Typhon fut fait prisonnier. Isis le délia ; ce qui mit Horus dans une si grande colère qu'il lui arracha ses ornements de tête, en place desquels elle reçut un casque en forme de tête de bœuf.

Horus est le soleil depuis le temps du plus long jour jusqu'à l'équinoxe suivant, qui était aussi l'époque du débordement du Nil.

Toute la fertilité de l'Ægypte dépend du débordement du Nil. La partie de l'année que les Ægyptiens nommaient *Horus*, était donc un temps qui faisait concevoir les plus douces espérances, le temps des germes qui bientôt devaient produire des fruits; c'est pourquoi on représentait Horus comme un jeune enfant qui devait un jour devenir homme.

Comme Isis signifiait la nature conservatrice et protectrice, fécondée par la puissance vivifiante d'Osiris, Horus, le temps des se-

conds débordements du Nil, était son fils, et, comme une bonne mère, elle le nourrissait elle-même. Si on prend Osiris pour le Nil, et Isis pour la terre arrosée par ce fleuve, on verra facilement pourquoi Horus était leur fils.

Les monuments représentent fréquemment Isis allaitant Horus, images qui ont été confondues quelquefois avec celles de Marie allaitant Jésus. Le plus souvent, elle lui donne la mamelle; quelquefois elle lui présente seulement le bout du doigt. La puissance de la déesse est, selon une ancienne tradition, si grande, qu'il lui suffit de montrer le bout du doigt à son enfant, pour le nourrir.

Les empereurs, leurs femmes et leurs fils sont quelquefois figurés sous les traits d'Isis, d'Osiris et d'Horus.



Mixelle J.ne Sculp

HARPOCRATE

HARPOCRATES.

Une personne d'un esprit perçant peut raisonner fort savamment sur une énigme proposée, sans pouvoir cependant la résoudre. Si cette énigme n'existe plus, telle que son premier inventeur la proposa; et si au contraire elle a reçu quelques additions en passant par la bouche de ceux qui la proposèrent depuis, quelqu'ingénieuse que puisse être l'explication qu'on en donne, il en reste cependant toujours une partie à laquelle elle ne convient pas. On peut, à la vérité, faire paraître son érudition, sa sagacité et son esprit, en

voulant l'expliquer; mais elle n'est cependant pas plus résoute qu'auparavant: elle ne peut même jamais l'être, à en juger d'après son énoncé actuel.

Cette idée, qui s'offre naturellement à notre esprit, quand nous nous livrons à l'étude de l'antiquité ægyptienne, augmente singulièrement lorsqu'on a fini la lecture pénible des recherches profondes, des conjectures et des réfutations de Cuper, de Jablonski et d'autres savants, sur *Harpocrates.* Il est de la dernière évidence qu'une figure ægyptienne et son histoire fabuleuse en fait le fond.

Il est certain que cette figure eut originairement une significa-

tion hiéroglyphique simple pour cette nation. Des Ægyptiens plus récents changèrent cette signification en partie; car un symbole ressemble à une masse de cire molle,qui s'applique également bien à différents originaux dont elle prend à chaque fois l'empreinte.

Dans des temps postérieurs encore, les Grecs et les Romains envisagèrent cette image à leur manière, et lui donnèrent un sens tout nouveau. Faut-il s'étonner, après cela, si ce fatras de traditions et de significations que les anciens auteurs nous ont laissé sur Harpocrates, et qu'ils ont enrichi des essais qu'ils firent pour les expliquer eux-mêmes, n'est susceptible d'aucun ordre, et s'il

n'est point possible de réunir sous un seul et même point de vue la divinité dont nous parlons, et le grand nombre d'images que nous en avons? Pour voir bien clair dans cette matière, il faudrait, avant toutes choses, distinguer les temps des traditions, et ceux des représentations de cette divinité; et sur quel fondement pourrions-nous jamais espérer de pouvoir le faire avec justesse?

Si l'on en croit la tradition ægyptienne, Harpocrates était fils d'Isis et d'Osiris, ce qu'on assure également d'Horus. Ce dernier ne paraît cependant jamais avec Harpocrates dans la fable; jamais il n'est fait mention de ces dieux comme de deux frères. On eût pu, de bonne

heure, conclure de là que la fable de ces deux frères a deux différentes traditions de deux différentes provinces de l'Ægypte pour fondement, et que chacune de ces traditions fut dominante dans une certaine époque. C'est ce qui eut effectivement lieu; et l'Histoire de la Fable, autant qu'il nous est possible de la suivre, confirme cette opinion.

Les auteurs les plus anciens qui parlent de l'Ægypte, tels qu'Hérodote, parlent aussi d'Horus, fils d'Osiris; mais ils ne nomment pas même Harpocrates. Ce ne fut qu'après l'expédition d'Alexandre de Macédoine, et surtout sous le règne des Ptolémées, que son nom parut dans la Fable. On ne l'avait adoré

jusqu'alors que comme dieu d'une province particulière dans la haute Ægypte, et surtout à Thèbes; mais depuis cette époque, il fut aussi connu dans la basse Ægypte, et particulièrement des Grecs, comme le fait voir le nom d'Harpocrates que les Grecs avaient entièrement conformé à la nature de leur idiome. Il prit depuis la place d'Horus qu'on commença à moins révérer, à nommer et à représenter plus rarement; tandis qu'au contraire le culte d'Harpocrates se répandit d'Alexandrie dans la Grèce, et parvint enfin jusqu'à Rome où, dans le temps que la superstition ægyptienne était la folie à la mode de cette grande ville, on grava quantité d'images

de ce dieu, qu'on porta comme des amulettes enchâssées dans des anneaux.

Ces deux déités se trouveraient donc précisément dans le même cas que Sérapis et Osiris. Harpocrates et Sérapis prirent tous deux, dans des temps plus récents, la place des deux autres divinités plus anciennes dont elles différaient peut-être auparavant dans la langue symbolique ægyptienne et le langage astronomique des prêtres, mais avec lesquelles elles furent entièrement confondues dans le culte que le peuple leur rendit. Osiris et Horus étaient des dieux dominants dans une liturgie plus ancienne, tandis que Sérapis et Harpocrates obtinrent la prépondérance dans

une liturgie plus récente, et l'on alla même jusqu'à leur appliquer tout ce que la tradition avait dit des divinités antérieures.

Ceci peut nous servir à expliquer le paradoxe de Plutarque et des auteurs modernes qui ont écrit sur cette matière, et qui avancent qu'Horus et Harpocrates étaient, en quelque façon, la même divinité, quoiqu'ayant des significations symboliques tout-à-fait différentes. Les productions de l'art servent pareillement à confirmer l'opinion ci-dessus mentionnée, car elles représentent ensemble Harpocrates et Sérapis, ces deux dieux postérieurs, dont le culte devint dans le même temps si général et si solennel; tandis qu'Osiris

et Horus, dont les noms n'étaient peut-être pas encore oubliés pour lors, étaient regardés comme appartenants à une fable surannée et hors de mode, et que les Ægyptiens et les sectateurs de leur tradition représentaient ces dieux aussi rarement que les Grecs représentaient Saturne et Rhéa.

Harpocrates est originairement un des symboles du soleil dont il existe un si grand nombre en Ægypte, ou plutôt de sa position à l'égard de la terre. L'imagination se le peignait jeune; aussi le représentait-on sous la figure d'un jeune homme: il signifie conséquemment le soleil dans sa jeunesse; ce qui peut s'entendre, ou de son mouvement diurne, ou de

son mouvement annuel; de sorte qu'on peut regarder Harpocrates ou comme un symbole de cet astre dans son aurore, ou comme celui de son retour à l'arrivée du printemps; et les Grecs lui ont effectivement attribué ces deux significations.

Il semble cependant que l'opinion la plus ancienne et la plus répandue ait été celle qui regardait Harpocrates comme symbole du soleil après le jour le plus court; parce qu'alors il est encore faible, et ressemble, pour ainsi dire, à un enfant. On peut rapporter à cette explication quantité de traditions et d'attributs d'Harpocrates. Il est fils d'Isis et d'Osiris; car le soleil fut, sans doute, pro-

duit par la force vivifiante et productrice de la nature.

Isis, sa mère, mit cet enfant délicat au monde sur les fleurs, et surtout sur celle du lotus qui commence à fleurir en Ægypte précisément aux environs du jour le plus court. De là vient qu'on le représente souvent assis sur le lotus; et cette plante aquatique doit indiquer que le soleil se nourrit d'eau. On dit Harpocrates même quelquefois né de cette plante.

On le représente tantôt comme un jeune enfant, et tantôt comme un jeune homme robuste; car il ne devait point représenter une position constante du soleil, mais en général l'efficacité de cet astre, laquelle s'accroît chaque jour dans

le printemps; et cette efficacité indiquée par l'image d'un jeune enfant, dans les premières semaines après le solstice d'hiver, pouvait l'être dans la suite par celle d'un jeune homme. On peut néanmoins rapporter la plupart de ces attributs à l'état de caducité et de faiblesse. La Mythologie dit qu'il était faible sur ses pieds, et même boiteux, précisément comme le Vulcain des Grecs: divinité qui fut sans contredit aussi un ancien symbole du soleil, et peut-être même d'origine ægyptienne. Plusieurs anciennes représentations d'Harpocrates, reconnues pour être véritablement ægyptiennes, indiquent même très-distinctement cette faiblesse dans les jambes, et

la démarche mal assurée qui en est la suite; non-seulement parce que les pieds sont enveloppés, et non séparés, ce qui pourrait venir du costume du pays, mais par la conformation même des jambes d'Harpocrates couché ou debout sur quantité de ces images: conformation singulière, qui, à ce qu'il semble, ne peut s'expliquer uniquement, en l'attribuant à une faute de l'artiste ou du dessinateur.

On explique aussi le geste qui lui est particulier, et par lequel il étend une de ses mains vers la bouche, en disant qu'il indique la faiblesse de l'enfance, et qu'Harpocrates veut dire par là qu'il demande de la nourriture.

Il a toujours une grosse boucle de cheveux qui lui pend sur l'une ou sur l'autre oreille. On la regarde en général, ou comme un attribut de la jeunesse, ou comme un symbole de l'ombre, qui est toujours plus grande au printemps que dans les autres saisons. On rapporte également au cours du soleil le fouet qu'il tient à la main, de même qu'Osiris, parce qu'on s'en sert pour exciter les chevaux. Le fouet est d'ailleurs un ancien symbole de puissance et de domination, et dans ce sens là même il convient pareillement au soleil.

Cette figure était donc chez les Ægyptiens un symbole expressif du soleil du printemps, dont la force et l'influence sur la terre

augmentent journellement ; mais on l'employa dans la suite à un plus grand nombre de représentations.

Harpocrates, symbole de l'enfance, mis en parallèle avec le crocodile, symbole de la destructive vieillesse, est celui de la vie humaine. La corne d'abondance indique alors les biens de la vie, et leur jouissance.

Il tient quelquefois à la main des serpents, des scorpions, des lions ou des cerfs, comme symboles des esprits vitaux, de la chaleur et de la force vitale ; il indique alors le temps.

On lui donnait aussi pour attribut la huppe, oiseau qui était le symbole de l'amour qui doit régner

entre les parents et les enfants. On en fit ensuite, par le moyen des attributs qu'on lui donna, un Cupidon, puis un bon génie, et enfin un dieu Panthée, comme cela arrive communément aux idoles favorites.

Cependant ce ne furent point tant ces différentes représentations qui firent aimer Harpocrates aux Grecs et aux Romains, que l'idée d'après laquelle il passait pour figure allégorique d'une règle importante de prudence, difficile à mettre en pratique, et souvent négligée; car ce dieu étant toujours représenté le doigt sur la bouche, ou du moins l'y portant, ce qui le distingue le plus d'Horus dont l'image a d'ailleurs beaucoup de

ressemblance avec la sienne. Les Grecs s'arrêtèrent surtout à ce geste qu'ils rapportaient au silence, et firent d'Harpocrates le dieu du Silence. Cette signification servit à rendre son image généralement recommandable. On ne pensait presque plus alors à l'ancien symbole ægyptien; mais on la regardait comme une représentation allégorique d'une idée qui, comme celle qui sert de fondement à Némésis, donne souvent lieu à des applications fines et délicates.

Pour juger convenablement du grand nombre de représentations d'Harpocrates qui nous restent, il faut, autant que possible, examiner auparavant si elles doivent

exprimer l'ancienne idée ægyptienne, ou bien une idée grecque, ou romaine plus récente, ou même plusieurs idées réunies.

ANUBIS.

Les Ægyptiens, et plus récemment encore les Romains, adorèrent et représentèrent souvent une figure humaine avec une tête de chien, et ces deux nations l'appelaient *Anubis.*

La signification de la figure de cette divinité est enveloppée de ténèbres plus épaisses encore que celles qui sont répandues sur les autres divinités ægyptiennes. Il est impossible de distinguer quels sont les traits principaux, les plus anciens de la fable de ce dieu : tant les auteurs grecs qui parlent de lui, ont confondu les fictions an-

ciennes avec les nouvelles, les traditions authentiques avec celles qui ne le sont pas. Nous sommes en conséquence contraints de nous contenter de quelques conjectures générales sur le sens de ce symbole: car toutes les tentatives qu'on pourrait faire pour en fixer la signification d'une manière plus précise, seraient incertaines, vu le défaut d'indices assurés; aussi ont-elles été infructueuses jusqu'à ce jour.

La fable ægyptio-grecque, telle que la raconte Plutarque et Diodore de Sicile, dit tantôt qu'Anubis était fils d'Isis, tantôt qu'il était le fruit du commerce d'Osiris avec Nephthys, l'épouse de son frère Typhon, qu'il prit un jour, dans l'obscurité, pour Isis sa lé-

gitime épouse. Nephthys craignant la vengeance de son mari Typhon, exposa l'enfant; mais la compatissante Isis le chercha, avec le secours de chiens couchants, et l'éleva. En reconnaissance, Anubis rendit, dans la suite, les plus grands services à Osiris et à Isis qu'il accompagna dans leurs voyages et dans leurs guerres, comme un chien fidèle accompagne son maître. De là vient, sans doute, que les Ægyptiens adorèrent ce fidèle compagnon sous le symbole universellement reconnu de la fidélité, c'est-à-dire, sous la forme d'un chien, et donnèrent, pour cette raison, la tête d'un chien à ses images, qui d'ailleurs représentaient un homme. Ils lui élevèrent des temples particu-

liers, et placèrent plus fréquemment encore sa statue dans les temples et sur les autels de ces divinités, et même à côté de Sérapis.

Les chiens étaient consacrés à Anubis, aussi précédaient-ils la statue de ce dieu dans les processions solennelles qui se faisaient en l'honneur d'Isis. On lui avait consacré une ville entière au milieu de l'Ægypte. Cette ville qui se nommait *Cynopolis*, c'est-à-dire, la ville aux chiens, était le siége du culte qu'on rendait à Anubis et aux chiens.

Cette fable nous fait voir clairement que ce qui caractérise proprement Anubis, c'est que, comme un chien fidèle, il fut le com-

pagnon inséparable d'Osiris et d'Isis; mais, comme sous le nom de ces deux dernières divinités on adorait le soleil et la lune, il est fort vraisemblable qu'Anubis avait aussi une signification astronomique, et qu'il indiquait conséquemment une planète, et surtout Mercure, le compagnon fidèle et constant du soleil.

Les Grecs avaient aussi une divinité dont ils faisaient le compagnon et le messager des grands dieux. En conséquence de ces fonctions, qui étaient d'exécuter les ordres des dieux, et de s'acquitter avec prudence des commissions dont ils le chargeaient, ils lui attribuaient en même temps l'invention de la parole, et le prenaient

pour le dieu de l'éloquence et de la prudence, et en général pour le protecteur du commerce qui a lieu parmi les hommes. Il est vrai que les Ægyptiens avaient dans leur *Theut* ou *Thot*, un dieu particulier de la parole et de l'élocution; mais nous trouvons en même temps que l'idée d'un dieu de la parole et de la prudence fut appliquée à Anubis, le compagnon des dieux de l'Ægypte, soit que les Ægyptiens l'eussent eux-mêmes déja fait, soit que cela ne fût arrivé que sous les Grecs qui, dans leur Mythologie, avaient déja réuni dans la même divinité l'idée du messager des dieux, et du dieu de la prudence et des négociations.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que

dans le période du fanatisme romano-ægyptien, on forma de Mercure et d'Anubis une image composée qui, par son fréquent emploi, et le grand nombre de représentations qu'on en fit, paraît avoir été insensiblement prise pour celle d'un génie bienfaisant, et en général d'un dieu panthée, et honorée comme telle. Comme on remarque d'ailleurs dans les chiens, outre la qualité qu'ils ont d'être fidèles, une espèce de prudence et d'intelligence, la tête de chien que cette composition attribue aux images de ce dieu, indique aussi ces deux dernières qualités.

Les représentations d'Anubis, qui sont véritablement ægyptiennes, se distinguent par tout ce que l'an-

cien style de ce pays a de particulier par la droiture, la roideur et l'immobilité du dessin, et parce qu'elles sont dépouillées de tous les attributs du Mercure grec. Les autres sont d'un style postérieur et greco-romain.

Une pierre, assez mal gravée, et qui est peut-être l'ouvrage d'un artiste médiocre des derniers temps, représente Anubis selon la dernière idée que nous venons d'en donner : il tient de la droite un rameau qui, d'après l'opinion la plus vraisemblable, est une branche d'olivier. On pouvait, à bon droit, attribuer ce signe de paix au dieu de l'éloquence, à Mercure qui présidait aux négociations et aux conventions qui

assurent la paix parmi les hommes; et Mercure ayant une fois reçu cet attribut, on pouvait le donner aussi à Anubis qui ne faisait plus avec lui qu'une seule et même divinité. On voit sur le célèbre monument qu'Isias, grand-prêtre ægyptien, fit élever en l'honneur d'Anubis et des divinités qui lui sont apparentées, savoir, Sérapis et Isis, et Apis, et dont il se trouve une gravure dans l'ouvrage de Montfaucon; on voit, dis-je, à la droite de ce monument, près de la tête d'Anubis, une branche de palmier, vraisemblablement aussi pour indiquer, par ces deux signes de la victoire et de la paix, la force victorieuse et pacifiante de l'éloquence.

On a pareillement attribué ici à Anubis le caducée, l'attribut le plus ordinaire de Mercure qui le porte également en signe de paix; il le tient de la main gauche comme sur le monument rapporté ci-dessus. Winckelman remarque qu'on ne voit jamais Anubis avec cet attribut sur les ouvrages véritablement ægyptiens. Cette pierre est donc un ouvrage récent, de même que le monument du pontife ægyptien est du dernier période de l'Ægypte. Cette conséquence découle immédiatement de cette remarque, et de plusieurs autres.

Le vêtement d'Anubis n'a, sur cette pierre, aucune ressemblance avec le vêtement ordinaire de Mercure, qui n'était autre chose qu'un

manteau (*ephebica chlamys*) tels que les jeunes gens en portaient communément; mais il ressemble beaucoup à celui d'un soldat romain, à peu près comme on le voit sur la colonne de Trajan. Il est vêtu de manière à faire facilement un voyage, et sa chaussure répond au reste de l'habillement.

Une autre pierre qui est d'une gravure beaucoup plus fine que la précédente, exprime une autre idée qu'il est plus rare de trouver rendue sur les représentations d'Anubis. Le dieu tient de la main gauche la haste ou le grand sceptre, signe accoutumé de l'empire et de la divinité; sa droite est armée de la foudre, représentée telle que

les Grecs avaient coutume de la peindre.

Anubis était, ainsi que plusieurs autres divinités, devenu, dans les derniers temps, une divinité générale, un dieu panthée, tant à cause de l'universalité de son culte, que par le grand nombre et la prodigieuse variété de ses représentations. Faut-il s'étonner d'après cela qu'on lui mette quelquefois la foudre à la main, et qu'on en fasse de la sorte un Jupiter Anubis? C'est ainsi que le représente encore le n.° III du cabinet de Stosch. Il faut convenir néanmoins que l'artiste, qui n'est pas ægyptien, l'a figuré conformément au climat des Grecs et des Romains; car les Ægyptiens

ne connaissaient ni foudre, ni éclairs dans leur atmosphère, le ciel étant, comme on sait, toujours également clair et serein chez eux.

On pourrait peut-être imaginer qu'on attribua aussi la foudre à Anubis, représentant Mercure le messager du souverain des dieux, parce que, dans l'ancien langage poétique, la foudre est elle-même nommée Messager des dieux; mais la haste qu'il tient à la main gauche paraît décidément indiquer Jupiter représenté comme Anubis, selon notre première explication; car c'était surtout Jupiter, souverain des dieux, que les artistes représentaient avec ce long sceptre, signe de la royauté. De sorte que

cette marque distinctive aura vraisemblablement été ajoutée pour mieux exprimer une composition nouvelle et peu ordinaire, et pour empêcher qu'on ne se trompât sur la signification. La draperie de cette pierre est aussi fort différente de celle de la pierre précédente, car le dieu paraît ici vêtu comme on représente ordinairement Jupiter.

Une autre pierre représente Anubis à côté d'Isis dont il était le fidèle compagnon, comme l'enseigne la fable. On le trouve souvent sur les monuments avec cette déesse, ou bien avec Osiris et Sérapis qu'on nomme alors, pour cette raison, *divinités apparentées*, auxquelles on rendait un culte com-

mun. C'est ainsi qu'on les voit dans Montfaucon sur le monument d'Isis dont il a été fait mention plus haut.

Anubis tient ici un rameau de palmier dans la main gauche, et sa droite est armée d'une massue. On lui donne fréquemment ces deux attributs. Si l'on prend la palme pour signe de la victoire, et la massue pour le symbole de la force, ces deux attributs conviendront au messager des dieux de la Grèce, et à la force victorieuse de l'éloquence : outre cela, on regarde généralement la branche de palmier comme un symbole de la mesure du temps, et comme celui de la sagesse. Ce qui y avait donné lieu, c'est la remarque qu'on

avait faite que les bourgeons du palmier poussaient et tombaient dans des temps déterminés, ou selon d'autres, que le palmier poussait un nouveau bourgeon régulièrement tous les mois. Cet arbre pouvait donc s'employer comme chronomètre, et exprimer, dans le langage hiéroglyphique, des mois et des années. La palme signifiait par conséquent l'observation du temps et du ciel, et conséquemment l'astronomie : elle indiqua par la suite la sagesse et les lumières en général, et devint, par là, la marque distinctive de la caste des prêtres. Apuleius dit aussi qu'on représente souvent Anubis avec une palme à la main.

Isis est caractérisée sur une in-

taille par ses attributs accoutumés, savoir le lotus sur la tête, et le sistre et la sitella ou petite cruche dans les mains. Isis, dit Servius, indique, par le mouvement qu'elle donne au sistre, qu'elle tient de la main droite, l'accroissement et le décroissement des eaux du Nil; par la petite urne qu'elle tient de la gauche, elle fait voir au contraire que tous les fossés qui sont des deux côtés du fleuve sont remplis de l'eau de ce fleuve. Servius paraît avoir eu sous les yeux, au moment où il fit cette description, une représentation d'Isis tout-à-fait semblable à celle de notre pierre.

Le groupe pourrait donc bien représenter la nature (Isis) comme

divinité suprême, accompagnée de son inséparable compagnon, revêtu, ou pour ainsi dire armé de la puissance et de la sagesse, ou, si l'on veut, de la puissance et de la victoire; car on peut rapporter la massue et la palme à toutes les deux. Cette image est frappante et belle; car n'admirons-nous pas tous les jours la puissance et la sagesse de la force toujours nouvelle de la nature féconde et productrice?

CANOPE.

On a donné le nom d'énigmes aux revers des médailles, parce qu'elles représentent fort souvent des figures et des compositions inexplicables; mais ce nom conviendrait exclusivement à toutes les médailles ou pierres gravées dont le sujet est ægyptien, et surtout à ces représentations qui nous sont connues sous le nom de *Canope.*

Canope, ou plutôt Canobe, quoique ce nom se trouve rarement écrit de cette dernière façon, plus analogue cependant à l'ancienne dénomination; Canope, dis-je,

était une ancienne ville de l'Ægypte, située à l'embouchure d'un des sept bras du Nil, et près d'Alexandrie.

C'était une ville riche et voluptueuse, de sorte que son nom était passé en proverbe, et s'employait pour désigner une vie débauchée; car on entendait par le mot de *Canobisme*, une vie molle et voluptueuse. Il y avait dans cette ville plusieurs temples de différentes divinités, et entr'autres il en était un fort célèbre surtout, dans lequel un nombreux collège de prêtres conservait la science des hiéroglyphes, où les philosophes grecs tinrent leurs écoles par la suite, et dans lequel, enfin, Ptolémée, ce célèbre mathémati-

cien et géographe, fit ses observations pendant plus de quarante ans. Ce temple dont il est souvent parlé dans les anciens auteurs, et qui s'appelait le temple de Canope par excellence, parce qu'il était effectivement le plus grand et le principal de la ville, n'était point, comme on pourrait se l'imaginer, consacré à un dieu Canope, mais à quelque grand dieu universellement honoré dans l'Ægypte. On ne trouve pas, en général, dans aucuns des anciens auteurs les plus dignes de foi qui écrivirent sur l'Ægypte, le nom de Canope, pris pour celui d'un dieu. Pourquoi donc a-t-on donné ce nom à une classe nombreuse de figures de

divinités ægyptiennes, et fait, par le moyen de ces représentations, autant de représentations d'une divinité.

La tradition suivante s'était répandue parmi les Grecs en Ægypte. Ménélas, à son retour de Troie en Ægypte, aborda aux environs de Canope, et y débarqua; son pilote nommé *Canobe*, y fut, dit-on, mordu par un serpent, et mourut de cette morsure. Ménélas le fit enterrer avec pompe, et fit bâtir en son honneur une ville qu'il nomma *Canobe*. Mais la ville de Canobe est, sans contredit, plus ancienne que le siége de Troie; et comment serait-il possible, d'ailleurs, qu'un peuple qui, comme

celui de l'Ægypte, détestait tous les étrangers, et évitait toute espèce de communication avec eux, eût, pour faire l'honneur à un Grec, donné son nom à une ville, ou même institué un culte religieux en sa mémoire. Cette tradition paraît absolument avoir été inventée par les Grecs qui se fondèrent sur la ressemblance d'un nom grec avec un nom étranger.

Mais il existe une autre tradition qui parle d'un dieu, connu sous le nom particulier de *Canope*, beaucoup plus clairement que celle que nous venons d'alléguer. Rufin, auteur chrétien du quatrième siècle, qui séjourna longtemps en Ægypte, en fait mention dans son histoire

ecclésiastique, et y explique l'origine de la figure sous laquelle on représente communément le dieu Canope. Les Chaldéens, dit-il, promenèrent un jour leur dieu qui était le Feu, dans différentes contrées, et le firent entrer en lice avec les dieux de tous les pays et de toutes les provinces par où ils passaient, à condition cependant que s'il était vainqueur, la province dont il aurait vaincu les dieux le reconnaîtrait pour le dieu suprême. Le dieu des Chaldéens remporta partout la victoire; il fondait les idoles de métal, calcinait celles qui étaient de pierre, et réduisait en cendres celles qui n'étaient que de bois. Mais les

prêtres de Canobe imaginèrent un stratagême pour épargner à leur dieu la honte d'une défaite.

Il existe en Ægypte une espèce de cruche à eau, faite de terre, et percée d'une infinité de petites ouvertures par lesquelles on filtre l'eau toujours trouble du Nil, pour la purifier, et la rendre potable; par ce moyen, les prêtres prirent donc une de ces cruches, en bouchèrent toutes les ouvertures avec de la cire, ils la peignirent ensuite de couleurs, pour cacher leur artifice, et la remplirent d'eau; cela fait, ils brisèrent la statue de leur dieu Canope, pilote de Ménélas, et ajustèrent sa tête sur la cruche ainsi préparée; ils firent

alors allumer le feu tout autour, et combattre ainsi leur dieu contre celui des Chaldéens ; la cire ne tarda pas à fondre, l'eau sortit de toutes parts, le puissant dieu du Feu fut vaincu, et Canope triompha. Depuis ce temps-là les Ægyptiens représentèrent Canope avec un ventre informe, semblable à une cruche à l'eau, un cou fort court, et des pieds tout à fait bas, et l'honorèrent comme le vainqueur de tous les autres dieux.

Qui ne voit pas que cette fable composée dans des temps postérieurs, n'est qu'un mélange de différentes traditions ; aussi ne trouve-t-on pas la moindre trace

de ce conte sur les anciennes productions de l'art, si ce n'est sur les Abraxas qui ne datent que du temps du christianisme.

Tels sont les témoignages et les traditions sur lesquels on s'est appuyé pour enrichir la Mythologie ægyptienne d'un nouveau dieu, d'un dieu dont le culte était extrêmement répandu; mais comme aucun autre écrivain ne parle même du nom de cette divinité, il est clair que les Ægyptiens ne connurent jamais de dieu qui portât ce nom, quoique les figures auxquelles nous donnons actuellement la dénomination de Canopes fussent en très-grand nombre parmi eux; mais que faire par conséquent de

toute une classe de figures si bizarres, et si singulièrement conformées, il est certain qu'on honorait dans ce fameux temple de Canope, une des premières et des plus puissantes divinités du temps des anciens Ægyptiens, aussi bien que de celui des Romains et des Grecs. Ce fut sous ces dernières nations qu'elle acquit sa plus grande célébrité, vraisemblablement par le moyen des mystères; et de là vient aussi qu'il nous en reste tant de représentations. Aucun auteur ne nous a conservé la véritable signification de cette figure, et ne nous a instruit de la divinité qu'elle représentait; cette signification est perdue pour nous. Tout

ce qu'on peut faire encore, c'est de s'approcher, autant que possible, de la vérité, par des conjectures plausibles.

Toutes les conjectures des antiquaires jusqu'ici s'accordent sur un point; savoir, que la forme ronde est empruntée de la cruche à l'eau; quelques-uns disent, en conséquence, qu'elle est un symbole du Nil; d'autres se sont imaginés que le célèbre temple de Canope ayant vraisemblablement été consacré au dieu Sérapis, c'était la figure de ce grand dieu qu'on avait révéré à Canope, et de là dans tout l'univers; d'autres enfin, ayant fait la remarque que c'était tantôt une tête d'homme et tan-

tôt une tête de femme qui surmontait cette masse informe, pensent qu'on plaçait au dessus de ces cruches à filtrer, si utiles aux Ægyptiens, tantôt la tête d'une divinité, tantôt celle d'une autre, selon que telle ville ou province rendait un culte particulier à telle ou telle divinité, et lui attribuait une grande influence sur le Nil, comme centre de toute la Mythologie ægyptienne. Les figures de Canope auraient, en conséquence, représenté, tantôt une Isis, tantôt un Sérapis, etc., en suivant les différentes contrées. Toutes ces diverses explications partent du même fondement, savoir, que c'est un vase à eau qui

fait le fond de la figure ; et de là vient aussi le mode que nous avons adopté, de nommer Canopes toutes les cruches ægyptiennes qui nous restent.

Mais outre plusieurs autres difficultés auxquelles sont soumises ces explications, il en est une surtout qui paraît insoluble, savoir, que jusqu'ici il n'a point encore été possible de trouver une de ces figures qui fût creuse. Cette difficulté a donné lieu à un autre sentiment plus récent ; le voici, la figure de Canope représente, dit-on, l'esprit de l'univers, le père de la nature, le créateur de tout ce qui existe, un être, enfin, que les Ægyptiens appellaient *Cneph*

ou *Cnuph*, d'où les Grecs ont peut-être formé le nom de Canope. L'épaisseur du corps signifie, d'après cette opinion, la nature toujours féconde et sans cesse productrice; et la tête indique l'esprit qui produit et vivifie tout l'esprit universel, la source de la vie. Il est vraisemblable que les Grecs trouvèrent, dans le fameux temple de Canope, une de ces antiques figures informes sous lesquelles on se représentait l'être suprême, le créateur de l'univers, qu'on adorait à Canope; ils embellirent cette figure, autant que possible, et en répandirent le culte par le moyen des mystères. On peut aussi déduire de là la raison pour laquelle

le nom de cette divinité suprême qui n'était enseigné que par les mystères, ne se trouve pas dans les auteurs; peut-être est-ce aussi ce qui donna naissance à la tradition dont nous avons parlé, que Canope fut victorieux de toutes les autres divinités; ce qui s'accorde pareillement avec l'explication qui prend Canope pour le génie de l'univers, pour le dieu suprême, c'est que le bras du Nil près duquel était située la ville de Canope, portait, dès les temps les plus reculés, le nom d'*Agathos Dæmon*, c'est-à-dire, dieu de l'univers, distributeur des biens; et qu'une pierre gravée, très-fameuse, représente l'image de Canope sur

le dos d'un griffon qui, de la patte droite, tient une roue, emblême qui passa constamment pour celui de l'ame de l'univers.

ISIS ET SÉRAPIS.

Sérapis est une idée mythologique obscure et difficile à expliquer. Les anciens en donnaient déja, au rapport de Tacite, plusieurs explications tout-à-fait différentes les unes des autres, le confondant tantôt avec Æsculape, tantôt avec Osiris, Jupiter ou Pluton.

Sous les Ptolémées on fit venir de Pont une statue colossale de Sérapis, qui fut placée, en très-grande vénération, à Alexandrie. Mais le nom et le culte de cette divinité étaient déja connus en Ægypte longtemps auparavant.

On peut dire que Sérapis n'était peut-être qu'une divinité tutélaire, d'une ville ou d'une contrée particulière, et que son culte n'était point aussi universellement répandu que celui d'Osiris; cependant, comme tout ce qui existe sur la terre, et même les idées religieuses, et le culte des dieux, sont sujets à des vicissitudes, Osiris qui, auparavant avait été généralement honoré dans l'Ægypte, fut, par la suite, obligé de faire place à Sérapis : on alla même jusqu'à faire de ce dernier l'époux d'Isis, comme Osiris l'avait été auparavant.

On l'honorait à Alexandrie comme la divinité principale, et on lui avait construit à Memphis,

un temple célèbre sous le nom de *Serapeum*. La seule chose que nous ayons à faire ici est de nous servir de l'une des nombreuses traditions qui nous restent sur cette divinité environnée des ténèbres de l'antiquité.

Sérapis indiquait le soleil d'hiver, ou ce qui revint au même, l'intervalle de temps entre l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver ; il devint par là un symbole de la fertilité qu'occasionne le Nil; car ce fleuve sortait de ses bords pendant les mois de l'été, et dans ceux de l'hiver, après la moisson on jouissait des fruits de ses débordements féconds. Pour marquer sa fécondité, on le représentait avec une mesure de froment, son

attribut ordinaire sur la tête. Les Grecs changèrent ensuite ce symbole du soleil d'hiver en celui du soleil dans les enfers, et trouvèrent leur Pluton dans cette divinité. C'est sous ce rapport qu'on a regardé le boisseau sur la tête comme un vase de sanctification et de consécration.

Si Sérapis est l'hiéroglyphe de la fécondation du Nil, il est nécessairement dans la plus étroite connexion avec la fécondité générale de la nature, c'est-à-dire, avec Isis dont il est alors l'époux; et de là vient qu'on voit souvent les images de ces deux divinités réunies.

Souvent on voit Sérapis à côté d'Isis. Cette dernière a sur la tête

son attribut accoutumé, la fleur du lotus, elle tient de la main droite le sistre, cet instrument de musique qui servait, dit-on, à annoncer l'accroissement du Nil, et dans le culte qu'on rendait à Isis, et qui, pour cette raison, indique toujours ou la déesse elle-même, ou bien une de ses prêtresses; et de la gauche une cruche qui fait allusion au Nil. Le bâton que Sérapis tient dans la main gauche marque, comme attribut de la dignité royale, la divinité de ce dieu.

Il est sans doute intéressant de remarquer comment et de quelles manières différentes on ajoutait les attributs aux figures principales chez les différentes nations, et

dans des temps différents. On voit très-fréquemment les figures ægyptiennes avec un attribut tel que le boisseau, la fleur de lotus, ou un vase sur la tête. On trouve pareillement des ornements fort élevés sur la tête des idoles des autres nations orientales et des anciennes figures persanes. On remarque la même chose aux figures grecques; il ne faut, pour s'en convaincre, que se rappeler la déesse de la Victoire qu'on représentait souvent au dessus de la tête de Jupiter. Lorsque le goût s'épura, on rejeta tous les ornements, et les attributs dont la position donnait au corps un air roide, et en faisait une caryatide. L'imagination des Grecs leur fai-

sait croire que pour que ces attributs ne tombassent point, il fallait que les personnes sur la tête desquelles ils étaient placés, ne fissent aucun mouvement. Cela paraît avoir moins frappé les graves Orientaux, dont la démarche était lente et mesurée ; mais le Grec plus vif et plus remuant ne tarda pas à rejeter ces représentations.

ATHYR.

ATHYR était chez les Ægyptiens le principe matériel des choses, ou le chaos dont tout est né, et dans lequel tout doit retourner.

On honorait cette divinité à *Athribis* dont le nom signifiait ville d'*Athyr*. Voilà pourquoi la Musaraigne, qu'on disait aveugle, était honorée dans Athribis.

On voit Athribis sur des médailles de Trajan, frappées à Alexandrie; c'est une femme tenant une lance d'une main et de l'autre un oiseau.



Challiou del. *Alix sculp.*

ATHRIBIS.

THEUT.

Theut que les Grecs ont comparé à leur Mercure, est représenté sur l'obélisque Barbérini et sur quelques médailles d'Alexandrie. C'est un homme vêtu d'un manteau; il tient un sceptre, et a près de lui une Ibis.

Ce dieu était, selon Platon, l'inventeur de tons les arts et de toutes les connaissances chez les Ægyptiens. On le nommait *Theyt*, *Taaut*, et il fut ensuite confondu avec Mercure Trismégiste, et avec Anubis.

La fleur que Theut a ordinairement sur sa tête, comme Isis, est

l'ornement d'un héros; le manteau indique un philosophe, un sage; l'Ibis, l'invention de l'écriture, parce qu'elle a été une des premières figures de l'alphabet ægyptien.

On a débité sur Theut plusieurs fables. On a sous son nom, ou sous celui de Mercure Trismégiste, un ouvrage appellé *Pœmander*, qui est une supposition. On prétend qu'il a gravé les premières connaissances sur des colonnes, et que Manethon traduisit ces inscriptions en grec.

ARVERIS.

Arveris est une très-ancienne divinité ægyptienne, représentée sur l'obélisque du cirque de Flaminius, et sur celui du Champ-de-Mars. On le voit sur des médailles d'Antonin avec la tête d'épervier, vêtu d'un ample manteau, et d'un bonnet. Il tient de la main gauche un hast, et de la droite un épervier semblable à celui dont son bonnet est orné. Sur une médaille de Trajan, il est seulement vêtu de la calantica, et tient un épervier, symbole constant du soleil.

Arveris était le dieu de la lu-

mière. Les Grecs le confondirent ensuite avec le fils d'Osiris, sous le nom d'Horus qui était leur Apollon.

LE NIL.

Le Nil a obtenu les honneurs divins. Les anciens l'honoraient à l'égal de Jupiter, parce que, comme Jupiter, il procurait les aliments, et ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Homère l'appelle *fleuve dérivé de Jupiter.* Hésiode le dit fils d'Océan et de Thétys. Pindare l'appelle *Nilus Saturnius* ; il le nomme aussi *Ægyptus.*

Le Nil était aussi fameux par ses crues que Jupiter par ses pluies. Euripide, en parlant du Nil, dit ce fleuve habité par de belles nymphes, le Nil qui, au lieu de la rosée céleste, répand sur le sol de

l'Ægypte une neige blanche fondue.

Diodore dit que le Nil s'appelait d'abord *Océan*. Homère applique le mot *Océan* à l'eau en général ; mais dans ce passage, il le considère comme un fleuve particulier, et ce fleuve était probablement le Nil :

Aucun fleuve n'y manquait, excepté l'Océan.

Cependant Homère appelle plus communément ce fleuve *Ægyptus*.

Le culte du Nil a duré longtemps. Eusèbe dit qu'il existait de son temps parmi les Indigènes.

On a de petites médailles d'Alexandrie où le Nil est représenté comme à l'ordinaire avec ces mots *Deo sancto Nilo*.

Selon Bruce, le Nil a encore ses prêtres près des sources dans la Bissinie. A l'apparition de Syrius, il convoque le peuple auprès du fleuve, et immole une vache noire. Il l'appelle le dieu suprême, le dieu sauveur.

Le Nil était donc divinisé par les Ægyptiens; cependant ils ne le représentaient que par des symboles, et ils l'adoraient sous les noms d'Osiris, d'Harpocrates, de Canope, etc. Ils le représentaient allégoriquement par l'image de ces divinités, ou par l'hydre ou cruche à mettre son eau, ou par le nilomètre, instrument qui servait à mesurer ses crues.

Mais les Grecs ne se sont pas contentés des représéntations allé-

goriques du Nil ; ils l'ont personnifié sur un grand nombre de monuments, de statues, de pierres gravées, de peintures, de médailles, etc.

Parmi les statues du Nil, la plus remarquable est celle du musée Pio-Clémentin dont il existe des copies en marbre à Versailles et dans les Tuileries, et qu'on va transporter à Paris.

Cette statue est admirable et pleine de grâce, quoique colossale, ce qui est d'une extrême difficulté. Le Nil est couché, il est couronné de plantes nilotiques ; seize enfants, hauts chacun d'une coudée, et symbole des seize coudées, auxquelles il doit s'élever pour procurer l'abondance à l'Æ-

gypte, jouent sur ses membres puissants; l'un d'eux grimpe jusques sur son épaule, un autre sur la corne d'abondance ; d'autres cachent avec son manteau les sources du Nil, allégories de l'ignorance où on est sur ce point ; d'autres font combattre un crocodile avec un ichneumon. La base représente des combats d'hippopotames et de crocodiles, d'ichneumons et de crocodiles, et les Tentyrites dans leurs bateaux, et attaquant ces animaux. On y voit aussi différentes plantes particulières à ce fleuve.

Les anciens faisaient souvent les statues du Nil de pierre noire, ou parce que ce fleuve traverse l'Æthiopie habitée par des nègres, ou

peut-être à cause de son sable qu'ils disent être noir. Telle était la statue colossale du temple de la Paix, à Rome. Telle est encore une autre belle statue du musée Pio-Clémentin.

Les peintures d'Herculanum, la mosaïque de Palestrine représentent le Nil lui-même, ses différents sites et ses productions; mais ces représentations n'appartiennent pas à notre sujet. Une pierre gravée de Winckelman représente le Nil avec deux enfants seulement. On le voit quelquefois sur les monuments avec des cornes faites en forme de pinces de crabes, symbole de la figure du cancer.

Il est représenté sur les médailles,